

les racontars arctiques

# JØRN RIEL LE CANON DE LASSELILLE



•• kayak

# Le Canon de Lasselille

nouvelles traduites du danois

par Susanne Juul et Bernard Saint-Bonnet

Bourrus, vantards, rêveurs impénitents, les trappeurs de l'Arctique n'ont pas fini de nous livrer leurs dernières frasques. Et pour l'un, qui se retrouve par mégarde avec un vrai canon entre les mains, comme pour un autre, lancé à toutes rames sur des mille et des cents à cause d'une brusque envie de brioche, la fin promet d'être calamiteuse...

Un septième opus jubilatoire et délicieusement rafraîchissant !

**Jørn Riel** est né au Danemark en 1931. À dix-neuf ans, il part pour une première expédition dans le Nord-Est du Groenland. Seize ans plus tard, du fatras des glaces et des aurores boréales, il rapportera une bonne vingtaine d'ouvrages. L'ensemble de son œuvre a été récompensé par le grand prix de l'Académie danoise en 2010.

Illustration de couverture :

© Catherine Cordasco

*ACTES SUD*  
éditeurs associés



## **les racontars arctiques**

L'éditeur tient à rappeler à tous la valeur quasi scientifique de ces écrits. De façon parfaitement véridique, ou en tout cas décidément unique, ils content une période historique révolue, à savoir celle des chasseurs vivant dans des cabanes de chasse dispersées dans l'immensité polaire du nord-est du Groenland, au cours de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle.

## **Comme on le sait, le temps s'écoule**

différemment dans le nord-est du Groenland. C'est pourquoi les racontars arctiques peuvent se lire dans n'importe quel ordre. Toutefois, le lecteur méthodique qui souhaiterait respecter l'ordre chronologique, et ainsi le fil qui se tisse d'histoire en histoire, trouvera ci-dessous la liste des recueils par ordre de publication.

- 1 La vierge froide et autres racontars
- 2 Un safari arctique et autres racontars
- 3 La passion secrète de Fjordur et autres racontars
- 4 Un curé d'enfer et autres racontars
- 5 Le voyage à Nanga, un racontar exceptionnellement long
- 6 Un gros bobard et autres racontars
- 7 Le canon de Lasselille et autres racontars
- 8 Les ballades de Haldur et autres racontars
- 9 La circulaire et autres racontars
- 10 Le naufrage de la Vesle Mari et autres racontars

LE CANON DE LASSELILLE  
ET AUTRES RACONTARS

## DU MÊME AUTEUR

*LA VIERGE FROIDE ET AUTRES RACONTARS*, Gaïa, 1993 ; Kayak, 2019 ; Sarbacane, 2009.

*UN SAFARI ARCTIQUE ET AUTRES RACONTARS*, Gaïa, 1994 ; Kayak, 2019.

*LA PASSION SECRÈTE DE FJORDUR ET AUTRES RACONTARS*, Gaïa, 1994 ; Kayak, 2019.

*UN CURÉ D'ENFER ET AUTRES RACONTARS*, Gaïa, 1996 ; Kayak, 2020.

*LE VOYAGE À NANGA, UN RACONTAR EXCEPTIONNELLEMENT LONG*, Gaïa, 1997 ; Kayak, 2020.

*LE JOUR AVANT LE LENDEMAIN*, Gaïa, 1998 ; Kayak, 2021 ; Sarbacane, 2008.

*UN GROS BOBARD ET AUTRES RACONTARS*, Gaïa, 1999 ; Kayak, 2020.

*LA MAISON DES CÉLIBATAIRES*, Gaïa, 1999 ; 10/18 n° 3933.

*LA FAILLE*, Gaïa, 2000 ; 10/18 n° 3669.

*LE CANON DE LASSELILLE ET AUTRES RACONTARS*, Gaïa, 2001 ; Kayak, 2022.

*LE GARÇON QUI VOULAIT DEVENIR UN ÊTRE HUMAIN*, Gaïa, 2002 ; 10/18 n° 4766 ; Sarbacane, 2005.

*LES BALLADES DE HALDUR ET AUTRES RACONTARS*, Gaïa, 2004 ; Kayak, 2020.

*PANI, LA PETITE FILLE DU GROENLAND*, Le Livre de Poche Jeunesse n° 781, 2005.

*LA CIRCULAIRE ET AUTRES RACONTARS*, Gaïa, 2006 ; Kayak, 2020.

*LE NAUFRAGE DE LA VESLE MARI ET AUTRES RACONTARS*, Gaïa, 2009 ; Kayak, 2020.

*UN PETIT DÉTOUR ET AUTRES RACONTARS*, Sarbacane, 2013.

Titre original :

*Signalkanonen og andre skrøner*

© Jørn Riel, 1988

© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2001.

IBSN 978-2-330-16682-3

Jørn Riel

Le Canon de Lasselille  
et autres racontars

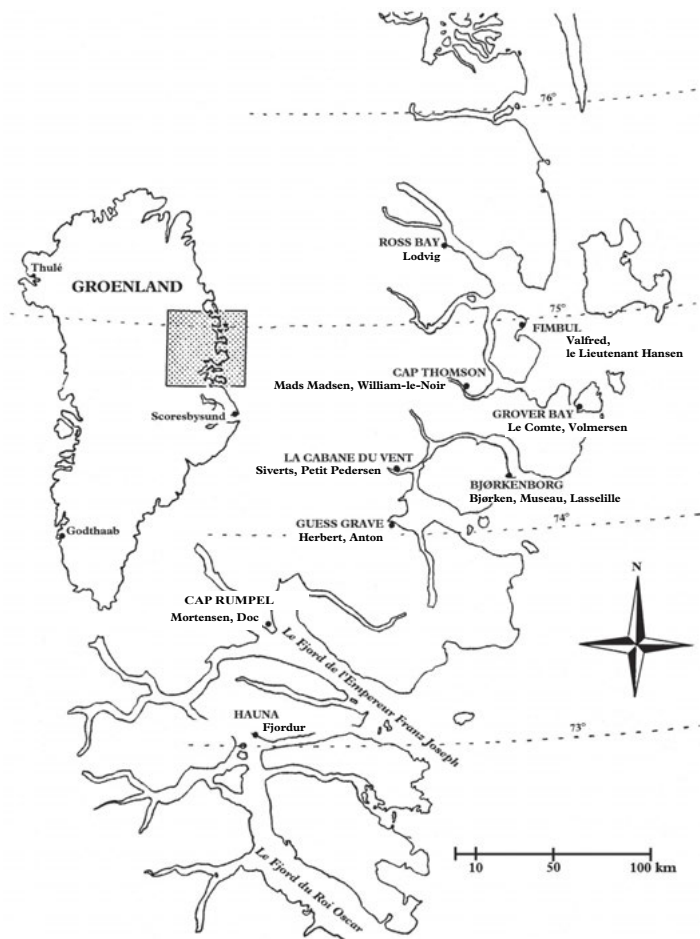


nouvelles traduites du danois par  
Susanne Juul et Bernard Saint Bonnet

Gaïa









## *Alice*

*... où l'on trouve Lodvig en pleine déprime après la disparition de son fidèle Laban, où l'on en apprend un bout sur l'eau-de-vie de pigeon, et où l'on découvre qu'un bœuf musqué peut en cacher un autre.*

Grover Bay était un lieu tout à fait exceptionnel ; en tout cas tel était l'avis de l'avocat Volmersen et du Comte. Il faut bien admettre que la station expérimentale était joliment exposée et que la maison avait un charme que l'on ne trouvait nulle part ailleurs dans le nord-est du Groenland. Quand le Comte avait débarqué sur la côte, il y avait de cela bien des années, la maison était comme toutes les autres cabanes de chasse : une boîte cubique recouverte de carton bitumé, coiffée d'une cheminée maigrelette et flanquée de deux cabanes annexes. Conformément à la tradition et pour se protéger du froid, le mur nord était tout pelucheux, recouvert qu'il était de peaux de bœufs musqués. Au fur et à mesure de la métamorphose du Comte, d'abord de chasseur en viticulteur, puis en chef de station agronomique expérimentale, la boîte s'était vue augmentée d'appendices en tous sens,

si bien qu'il fallait maintenant se livrer à une enquête méticuleuse pour trouver la bâtisse d'origine. De noble extraction, le Comte avait connu des conditions autrement grandioses dans l'île danoise de Lolland ; il y était propriétaire d'un château où il n'avait toutefois pas remis les pieds depuis sa prime jeunesse. Il avait agrandi la cabane de chasse en lui adjoignant un jardin d'hiver, une véranda, et une cuisine qui était à elle seule plus grande que l'ensemble de la station de Bjørkenborg. De plus, il avait transformé le grenier en une tour d'ivoire d'où Volmersen et lui pouvaient prendre leur thé, les après-midi d'hiver, en contemplant leurs terres prises par le gel.

La maison de Grover Bay n'avait vue sur la mer que de la cuisine. Toutes les autres fenêtres étaient tournées vers les terres, car le Comte était un paysan, pas un chasseur. Ses yeux trouvaient plus de plaisir à la vue du champ de seigle caillouteux, du carré de pommes de terre ou de l'enclos de son élevage de bœufs musqués s'enfonçant dans l'arrière-pays.

Il se trouva qu'un beau jour d'été, Volle et le Comte étaient installés sur ce que Volle avait nommé le banc aux racontars devant le jardin d'hiver. Le soleil de midi, qui les frappait en plein visage, les avait légèrement engourdis. Le Comte clignait des yeux, tout ensommeillé. Il loucha, par-dessus son aristocratique nez, en direction de Vol-

mersen qui s'était renversé sur son fauteuil, le menton sur la poitrine. Mais encore suffisamment conscient cependant pour pousser un soupir de volupté de temps à autre.

Le Comte sirotait son cru de l'année, un Fendant bien frais, et de sa voix nasillarde et légèrement traînante, il dit :

« Certes, nous avons nombre d'avantages, ici, Volle, faut bien dire. »

Volmersen se releva légèrement sur son séant. Il entrouvrit les yeux et regarda, léthargique, par-dessus le champ de seigle où quelques pousses s'évertuaient à sortir de terre.

« T'as quelque chose de particulier en tête ? demanda-t-il.

– Le climat, par exemple. » Le Comte fit tourner la boisson couleur d'ambre dans son verre et le hissa jusqu'à sous son nez. « Un climat béni, je trouve. De l'air incisif et frais, mais cependant pas froid au point de nous interdire de rester assis ici, dehors, en pleine nature. » Il but une gorgée. « Et la lumière, Volle ! Cette lumière fantastique qui nous illumine, jusqu'à plus soif... »

« ... pour ensuite se transformer en une obscurité balsamique, intervint Volle, dont on commence à peine à se lasser quand la lumière est de retour. »

Le Comte hocha la tête. « Nous sommes des privilégiés, Volle. Mon frère aîné, qui est mort maintenant,

Dieu ait son âme, racontait que, quand il voyageait dans des pays tropicaux, il s'offrait toujours une boisson au coucher du soleil. »

Volle approcha son verre de ses lèvres. « Ils appellent ça un sundowner », dit-il.

Le Comte sourit. « Tu imagines un sundowner sous les tropiques. Je suppose qu'on a à peine le temps de le servir que le soleil a déjà disparu. »

Volle but longuement. Avec délectation. « Ici, nous avons le plus long sundowner de la planète, dit-il. Quatre mois entre le moment où le soleil se lève et celui où il se couche. »

« Trois mois et demi, corrigea le Comte.

– Et ensuite trois mois et demi pour se remettre, fit remarquer Volle, à condition de ne pas être obligé, comme nous, de goûter le vin de l'année au cours de l'hiver.

– C'est ce que je dis, nous sommes des privilégiés. »  
Le Comte montra la bouteille du doigt. « Le plein ? » Il se leva et partit chercher une nouvelle bouteille. Comme on le sait, la fenêtre de la cuisine donnait sur le fjord, et quand il y jeta un coup d'œil, il vit une yole s'y engager.

« Je crois qu'on va avoir de la visite, cria-t-il par la porte ouverte, veux-tu sortir les verres et les cigares, Volle ; moi, je vais chercher quelques bouteilles de Grover Bay 34 dans le chais. »

Ceux parmi les chasseurs de la côte qui appréciaient le vin ne manquaient jamais de faire un petit détour par Grover Bay. Mais ils n'étaient pas nombreux. Il était de notoriété publique que le Comte importait des vins étrangers par fûts entiers, et que lui-même cultivait cette noble boisson, à une échelle plus modeste, dans son jardin d'hiver. La récolte de l'année était pressée et mélangée à du vin de table français, de diverses provenances, qu'il recevait en fûts de cinquante litres. Il embouteillait ce mélange et posait ses étiquettes Grover Bay, avec la mention du millésime.

Mads Madsen et William-le-Noir n'étaient pas amateurs de vin. Hormis Valfred, buveur de tout et de n'importe quoi, il n'y avait pas beaucoup d'amateurs de vin parmi les chasseurs. Naturellement, quand on leur en servait, ils en buvaient, eu égard à la sensibilité de leur hôte, mais ils préféraient s'en passer.

Mads Madsen et William ne venaient pas pour le vin. Leur visite avait un autre but. On les installa sur le banc devant le jardin d'hiver, on leur mit chacun son verre à la main et à la bouche un cigare allumé, fabrication maison de Volle soi-même.

Mads Madsen, qui avait pourtant l'habitude du tabac

coriace, se mit à tousser violemment, jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Quand il eut récupéré, il dit, la voix rauque :

« Alors, Comte, on dirait qu'il a pas des masses envie de se faire une place au soleil, ton seigle, cette année ? Tu crois qu'il va jamais arriver à maturité ?

– Non, non, je ne crois pas, Mads Madsen », répondit le Comte d'un ton flegmatique.

Cette réponse aurait légitimement dû ouvrir la voie à moult questions indiscretes, mais Mads Madsen resta silencieux. Après tout, ce n'était pas ses oignons si le Comte voulait dépenser du temps et de l'argent à cultiver du seigle qui ne dépassait jamais les trois pouces de haut et dont les épis restaient à jamais verts. William rompit le silence.

« Et l'élevage expérimental de bœufs musqués ? Une affaire qui roule ? » Il montra du doigt la grande étendue clôturée. « Les pensionnaires ont l'air de préférer le versant nord ? »

Volmersen, responsable en titre de l'élevage expérimental, fit tomber la cendre de son cigare et secoua la tête. « Nous avons momentanément interrompu l'activité, laissa-t-il tomber.

– Épidémies ? demanda William.

– Désertions, répondit Volmersen. Pendant tout le



printemps, les bêtes se sont promenées débonnaires dans l'enclos, mais une nuit, il y a quelques semaines, elles ont été prises d'une humeur voyageuse. Elles ont défoncé la clôture. Plus moyen de les contrôler : même un seau plein à ras bord de Chablis 31 n'a pas pu amadouer ni faire revenir sur sa décision le chef du troupeau. »

William essaya d'avoir l'air atterré. « Quelle catastrophe !

– Pas du tout. » Volle resservit tout le monde. « Au fond, on en avait un peu assez. On n'avait pas le courage de les abattre, ils buvaient trop et c'était un tracas pas possible de leur trouver assez de nourriture.

– Mais est-ce que vous ne vouliez pas faire dans la production de laine ? » demanda Mads Madsen. Il but le vin, sa barbe camouflant une grimace.

« C'était dans nos intentions au départ. Mais la laine n'arrêtait pas de s'envoler avant qu'on arrive à la récolter, et les bêtes ne sont jamais devenues assez coopérantes pour qu'on puisse prélever la laine directement sur elles. Nous n'avons produit de laine que pour deux bonnets que Fjordur nous a tricotés. Et encore, avec un pompon seulement sur celui du Comte. »

Un moment, les chasseurs tirèrent sur leurs cigares et firent tourner le vin dans leur bouche en silence. Les yeux du Comte commencèrent à cligner de sommeil, et

le menton de Volle se dédoubla contre sa poitrine. Le soleil illuminait et chauffait le tout. L'air était tellement clair qu'on voyait des montagnes qui se situaient à plus de deux cents kilomètres de là.

Mads Madsen observait un bécasseau qui virevoltait au-dessus du champ de seigle avec ses coups d'ailes caractéristiques. Il montait, montait, jusqu'à devenir juste une chiure de mouche sur le ciel bleu, pour ensuite revenir en planant. D'un coup, il fit éclater un chant jubilatoire. Une tonalité souple et pleine qui attira l'attention de tous vers ce petit diffuseur de joie noir et rouille.

« Lodvig chialerait s'il entendait ça, dit Mads Madsen. Il est devenu tellement sensible depuis la mort de Laban.

– Laban ? » Le Comte regarda Mads Madsen, interrogateur. Il n'avait pas la mémoire des noms.

« Son chien. Celui qui l'a suivi jusqu'en Europe quand il a dû aller s'y faire opérer de ses hernies, dit Mads Madsen. Le grand noir, tu sais bien. »

Le Comte hocha la tête. Il se souvint du monstre. « Ah, bon, il est mort. Et comment il prend ça, Lodvig ?

– Il a pour ainsi dire complètement disjoncté. Il a plus goût à rien. Ne mange plus, ne boit plus et a filé une telle raclée à son compagnon Petit Pedersen qu'on a dû le transporter chez Doc pour l'y faire ravauder. Pedersen

chasse avec Siverts maintenant, parce qu'il a les jetons de rentrer.

– Fichtre. » Le Comte contempla, pensif, le bécasseau qui reprenait son vol. « Il n'y a pas quelque chose que nous puissions faire pour lui ? »

William haussa les épaules. « Nous avons fait ce que nous pouvions. Organisé un joli enterrement pour Laban, et dépensé deux bâtons de dynamite pour réussir à l'enfourer suffisamment profondément. Mads Madsen a fait un discours aussi réussi que celui de Bjørken à l'occasion des funérailles de Jalle.

– Discours que personne n'était en état d'entendre, si je me souviens bien, sourit le Comte.

– C'est bien ce que je veux dire, répondit William en souriant également.

– Pourquoi il a tabassé Pedersen ? s'enquit Volle.

– Parce que cet imbécile avait retiré la housse de Laban pour se confectionner des chaussettes de kamik avec », répondit Mads Madsen.

Volle hocha la tête, plein de compréhension. Il y avait donc eu un motif acceptable à l'acte de violence. Si l'affaire avait dû se régler devant le tribunal, Volle aurait avec plaisir prit la défense de Lodvig. Il but, pensivement, se renversa sur son fauteuil et imagina le développement de sa plaidoirie. D'abord, il aurait

bien évidemment décrit Laban, le chien à la fidélité exceptionnelle. Est-ce le premier chien venu qui se serait battu depuis Ross Bay jusqu'à Copenhague, via Paris, pour être aux côtés de son maître malade ? Et il relaterait l'amour que Lodvig vouait à l'animal, et tout ce qu'ils avaient vécu ensemble. Plus un œil de sec chez les jurés. Petit Pedersen perçu comme un tortionnaire violent et brutal au moment où les chaussettes de kamik seraient exhibées comme pièces à conviction. « Que ressentiriez-vous, demanderait-il aux jurés, si l'un de vos plus chers amis avait été écorché et transformé en chaussettes, promises, qui plus est, à être souillées par les pieds malodorants d'un chasseur ? »

Volle poussa un soupir de satisfaction, et William, prenant cela pour de la compassion, dit :

« Tu l'as dit, quel putain de bordel ! C'est pour ça qu'on a pris la yole pour descendre vous voir et prendre conseil.

– Prendre conseil ? » Volle le regarda sans comprendre.

« Oui, c'est bien connu que vous vous y connaissez mieux en bœufs musqués que n'importe qui d'autre ici, dit Mads Madsen. J suppose qu'il a bien fallu que vous vous mettiez au courant de leurs habitudes, leurs mœurs, et tout et tout ? »

Le Comte et Volle le regardaient sans comprendre. Ni

l'un ni l'autre ne voyait le rapport entre la mort de Laban et les bœufs musqués.

« Ouais, voyez... » Mads Madsen lécha quelques gouttes de vin prisonnières de ses moustaches en broussaille. « Il se trouve que William et moi, on a fait un saut jusqu'à l'Île d'Ymer il y a une petite semaine, histoire d'y chercher quelques friandises pour l'été. Là, on a descendu un taureau et une vache d'un certain âge. Manque de pot, on s'est rendu compte trop tard qu'un petit se cachait dans les longs rideaux de la vache ; on l'a vu que quand la vache a eu les quatre fers en l'air ! C'était vraiment un malheur de faire d'un petit veau comme ça un orphelin. »

Mads Madsen fit une pause pour donner l'occasion au Comte et à Volmersen de prendre la mesure de l'accablement du chasseur quand ce qui n'aurait jamais dû arriver est quand même arrivé. Quand il eut le sentiment que cela avait pénétré, il poursuivit :

« Nous avons ramené la bestiole jusqu'à chez nous à Cap Thompson, et c'est là que William a eu une idée géniale. »

William fit mine de protester, mais Mads Madsen reprit : « Si, si, l'idée est venue de toi, William. Tout à fait. Ça, il faut bien te l'accorder, surtout que ça t'arrive pas souvent d'avoir de bonnes idées comme ça. Tout

tranquillement, un soir, la réflexion l'a amené à l'idée que le veau, qui s'appelle Alice, pourrait peut-être sortir Lodvig de sa déprime. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? »

Les deux hôtes ne dirent rien. Absorbés dans l'intensité de leur réflexion, ils laissèrent l'idée de William s'installer. Il y avait du pour et du contre. Primo, un veau de bœuf musqué ne ressemblait que de très loin à Laban. Deuzio, il serait à tout jamais impossible d'en faire un chien de traîneau. Tertio, la nature l'appellerait un jour à des devoirs conjugaux, et Lodvig perdrait alors une nouvelle fois son cher compagnon. Et ce, dans l'hypothèse où ils sympathiseraient...

Au crédit de cette idée, on pouvait porter le fait que les veaux de bœufs musqués sont le plus souvent irrésistibles. Que le veau allait rapidement devenir aussi grand que Laban. Qu'il allait probablement pouvoir détourner de Laban les pensées de Lodvig, ce qui serait profitable aussi bien pour ses amis que pour lui-même.

« Avec les connaissances que j'ai en matière de bœufs musqués, dit enfin Volle, je ne pense pas que Lodvig puisse trouver en Alice un nouveau Laban. Je suppose que ce n'est pas non plus le but d'ailleurs. Et quand je repense aux veaux que nous avons dans notre ferme l'année dernière, j'ai le cœur qui fond. Ils sont charmants,